

# *La joie des oiseaux*



Hiroshige, *canards mandarins*

**Olivier-Pierre Thébault**

Au grand-duc de Virginie et au pygargue roux,

« La Joie qu’accompagne l’idée d’une cause intérieure, nous l’appellerons Gloire (*Gloriam*). »

Spinoza, *L’éthique*

« La plus expresse marque de la sagesse, c’est une éjouissance constante ; son état est comme des choses au-dessus de la lune : toujours serein. »

Montaigne, *Essais*

Je me propose d’aborder ici un thème qui m’est cher et nourrit souvent mes réflexions pour les vivifier, celui de l’intime correspondance entre le concertant royaume des oiseaux et l’art paradisiaque le plus troublant. Je parlerai donc de « la joie des oiseaux », un peu comme nos traductions font parler « Tchouang Tseu » de « la joie des poissons », métaphore par laquelle celui-ci entend exprimer l’art de suivre ses « penchants naturels » – tout le contraire des pulsions et autres pseudo désirs falsifiés –, c’est-à-dire de vivre selon le Tao. Ce déplacement se justifie. En effet, si les poissons s’oublent dans les rivières et les lacs, de même les oiseaux : dans les airs, les arbres, la lumière, et leur propre chant. À les écouter, voir et méditer, nous nous oublions nous-mêmes ; nous souvenant de qui nous sommes, retrouvant la Voie. La délectation de la grâce qu’infuse en notre âme la présence des oiseaux nous ouvre un Eden-jouissance miraculeux et dérobé ; et c’est le monde.

D'où la joie ; celle de ces êtres doux ou violents – mais toujours élégants –, parés de plumes et de couleurs, la nôtre, un lumineux arc discret les reliant.

J'entends ici correspondance, ou analogie, au sens de Baudelaire (qui parle également d'analogie universelle). Il montre ainsi comment le Mal spirituel (pléonasme certes), et ce qui figure déjà du maléfique dans la Nature – sous les traits d'une certaine laideur naturelle, ou, de façon plus pertinente encore, sous ceux des fléaux, maladies et parasites divers<sup>1</sup> –, se répondent, mais c'est également le cas (comme il le révèle aussi : voir le poème *Correspondances* et *passim*) des splendeurs chatoyantes et polyphoniques de la Nature et de la Beauté artistique la plus fine et spirituelle. Afin d'illustrer mes propos, je sollicite du lecteur qu'il se souvienne avec moi du poème *Fleurs* de Rimbaud, extrait des *Illuminations*. En effet, à même ce joyau de métaphores ciselées s'observent force emprunts aux arts, au théâtre (le gradin d'or initial), à l'architecture (piliers, dôme), en même temps qu'à la joaillerie ou la couture (pierreries et étoffes y foisonnent). Tous ces arts divers conjugués (sans même mentionner la poésie) sont là pour *dire* les fleurs (la Nature), avec comme sceau final et recours ultime, « un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige », la présence immanente du sacré. Ici, la Nature ne peut être dite sans arts, et l'Art ne peut se dire sans la Nature.

Si je crois avoir ainsi souligné la pertinence de cette relation d'analogie entre Art et Nature, je choisis délibérément ici de me concentrer sur l'un de ses aspects, non sans d'abord égrener un chapelet d'exemples plus généraux que celui à partir duquel nous ramasserons notre ardeur : dans le passage entre l'organisme végétal et l'animal éclot la Beauté de la fleur, celle-ci annonçant déjà, du ballet vibratoire et musical de ses couleurs, la Beauté vivifiante et toujours nouvelle de l'Esprit ; de

---

<sup>1</sup> On songera ici en particulier à la place de choix des fléaux dans la littérature biblique, pour cribler le mal ou le symboliser, nuées de sauterelles, « pluie » de grenouilles, grêle (une simple averse bien drue peut anéantir une culture!), sécheresse, mais on peut penser encore aux crues ou aux explosions volcaniques. Notre époque est quant à elle « riche » en fléaux d'un nouveau genre auxquels n'auraient pu penser les auteurs de la Thora, fléaux témoignant de l'emprise de l'aliénation spirituelle jusqu'à modifier la nature même des phénomènes naturels : disséminations catastrophiques de plantes pesticides brevetées, pluies acides, tsunamis de fuites radioactives, etc.

même, dans la mort progressive des feuillages à l'Automne – diversité orchestrale manifeste qui est tout sauf monotone – se lit un fabuleux concert tendant vers une beauté spirituelle, résurrectionnelle ; relevons encore l'humus vivifiant produit par la chute des feuilles, la mort du fruit donnant ses graines à partir de quoi la vie pourra, un peu plus tard, danser à nouveau sur la terre ayant traversé sa propre mort apparente, ou encore, de façon plus générale, le délicieux défilé des saisons féeriques en harmonie avec le cycle vie-mort-résurrection, motif de la Nature et thème de prédilection de l'Art ; certains animaux concentrent dans leur voix toute la beauté de leur être (que l'on songe à la belle et populaire expression de « chant du cygne », et voyez à ce sujet comment la beauté de son chant sauve la vie au dit cygne dans *Le cygne et le cuisinier*, parmi *Les fables* de La Fontaine), à l'approche de la mort ou lors de la saison des amours, ou encore, comme cela, gratuitement, pour rien, et dans ces trois circonstances, libre gratuité ou dépense, rapport à la mort et amours, se lisent en soi les signes du plus spirituel. Si c'est à l'approche de la mort ou au plein cœur de leurs amours, ils semblent s'exprimer alors (certains du moins) comme en un appel ultime tendu dans le dépassement d'eux-mêmes vers la beauté résurrectionnelle de l'Esprit, d'une manière comparable à ce qu'opère la plante en concentrant toute sa beauté dans le moment éphémère de la pétulante, bigarrée et chaleureuse floraison (c'est-à-dire de sa reproduction, comme pour les animaux avec leurs chants, parades nuptiales, etc.), ou les feuillages annonçant ainsi leur prochaine disparition : cri joyeux et vertigineuse voltige des hirondelles, papillons diaprés imprévus qui convolent allègrement dans des noces aériennes, chants nocturnes démultipliés, et d'une étonnante beauté, de grenouilles et crapauds, voix séraphiques, douces ou violentes, des félins (voir ce que dit Baudelaire de la voix du chat), paradisiaques parades endiablées des espèces sauvages, joie concertante de tout le monde aérien des oiseaux, en général comparable à une danse très poétique, le don même de la variété des alliances de couleurs dans les plumages d'oiseaux ou les ensembles de fleurs – comme si la Nature – laquelle a son idée, à quoi tous ses moments concourent – œuvrait déjà, en soi, avec un art superbe. D'autres analogies ou comparaisons peuvent venir en foule nourrir de leur feu fourni le cours de l'argumentation ; il ne

serait pas difficile d'en trouver d'autres, tout en nous rapprochant davantage de notre sujet d'élection : les oiseaux. Ainsi, si j'écoute en ce moment un quatuor de Haydn avec clarinette, je ne peux pas m'empêcher de penser, à l'écoute d'une série de mouvements particulièrement ivres et virtuoses de cette dernière que c'est là le parfait pendant spirituel des premiers trilles tourbillonnants de joie des merles moqueurs et enchanteurs lorsqu'au cœur de l'hiver, et malgré un froid tenace, ils annoncent déjà la bonne nouvelle de la belle saison et la joie nuptiale des amours reverdies et reflouries, même si leur chant, bien entendu, ne comporte pas cette absolue négativité propre à l'Esprit infiniment créateur, en l'occurrence au génie de Haydn – lequel a aussi composé, pour poursuivre dans la même veine analogique et anagogique, un fabuleux quatuor nommé « l'oiseau » (en ut majeur, *opus 33*)<sup>2</sup>!

Sur les oiseaux et la libre beauté musicale et spirituelle, il y aurait beaucoup à ajouter... en allant voir par exemple du côté du jazz (de Charlie Parker, dit « Bird », et son *birdland*, de Charles Mingus s'identifiant lui-même à un oiseau d'amour en intitulant l'un de ses albums, et l'une de ses chansons, *Reincarnation of a love bird*, de John Coltrane et son vertigineux *Lazy bird*, etc.), du taoïsme où le saint se voit comparé aux oiseaux (« Le saint niche comme la caille, se nourrit comme l'étourneau. Il va comme l'oiseau sans laisser de traces », nous apprend la traduction par Jean Levi des *Œuvres de Maître Tchouang*)<sup>3</sup>, ou de la sagesse hopi (où c'est l'oiseau moqueur Yahpah – celui du don des langues ! – qui a appris aux humains n'appartenant pas aux Hopis leurs langues respectives), ou de la mystique juive (son

---

<sup>2</sup> Hasard objectif ou nécessité absolue, je découvre dans le numéro 116 de la revue *L'Infini*, un entretien de Philippe Sollers avec Aliocha Wald Lasowski, intitulé *Haydn*, où le premier déclare, après avoir précisé que la « virtuosité » de Gould jouant des sonates de Haydn « évoque irrésistiblement la vie des oiseaux » : « Je suis à la limite d'une réserve d'oiseaux et croyez-moi qu'à six heures et demie du matin, si vous mettez une sonate de Haydn, vous êtes dans ce qu'on peut appeler *le lever de la nature en oiseaux*. » Mouvements intimes de la Nature à son lever « en oiseaux » et mouvements de la musique *correspondent* (au sens baudelairien du terme).

<sup>3</sup> J'ajoute que dans la même traduction se trouve également cette perle : « La Nature, en étant cultivée, fait retour à la Puissance créatrice, la Puissance à son stade ultime s'identifie avec le commencement et, s'y identifiant atteint au Vide. Étant vide, elle est grande. Elle fusionne avec le bec de l'oiseau pépant ; confondue avec le pépiement de l'oiseau, elle l'est aussi avec l'univers. » Le chant de l'oiseau sert ici de métaphore sensée et sensible à l'identification, grâce au Tao, avec le Vide, l'univers, l'Un.

Aleph ailé reliant les mondes, la langue sainte comparée à celle des oiseaux<sup>4</sup>, les *tsiporim*, le dieu lui-même dépeint en « maître des ailes » ou en grand aigle, *neshar hagadol*, veillant sur ses petits ; et ce rôle cardinal des oiseaux dans la mystique juive se retrouve jusque chez un Lévinas lorsqu'il affirme – comparant ainsi art de lire et art de laisser s'envoler et être les oiseaux – : « Dans chaque mot se trouve un oiseau aux ailes repliées, qui attend le souffle du lecteur », etc.), perse (civilisation berceau du mythe du Phénix ou oiseau de feu), indienne (le dieu Garuda, aigle en sanscrit et véhicule de Vishnu), ou musulmane (cf. *Mantiq at-Tayr*, ou *Le Langage des Oiseaux*, du soufi Attâr Neyshâbouri, où la huppe a le beau rôle, dirigeant les conversations des trente oiseaux), ou encore de la mystique chrétienne (Saint François d'Assise discutant avec les oiseaux, la proximité des mots moine et moineau<sup>5</sup>, l'aigle des esprits justes aux chants dix-neuf et vingt – ciel de Jupiter – du *Paradiso* de Dante, la comparaison très judaïque entre le perpétuel pépiement des joyeux volatiles et les conversations sacrées, le fait que dans la sculpture médiévale des cathédrales un oiseau dicte les paroles « inspirées » aux scribes, etc.), de l'ésotérisme (le langage des oiseaux, jouant sur les calembours et homophonies des mots), ou de la poésie du *trovar clus*, puis de la galanterie de siècles plus récents (les mots damoiseau et damoiselle – désignant toute personne jeune et noble – ne tombent pas du ciel, de même que le fait de parler d'humeur grivoise...), plus près de nous (mais personnellement je sais et sens que tout ce qui est vivant m'est proche, et d'autant plus que je suis présent à moi-même), la littérature (Chantecler le coq dans *Le roman de Renart*, les oiseaux dans *Les fables* de La Fontaine, la diversité des espèces présentes dans *Les chants de Maldoror*, Céline et ses références fréquentes à la musicalité du langage des oiseaux, ou qu'on songe à ses danseuses-oiselles, etc.), et plus originellement, dès les Grecs où la déesse Athéna se trouve entre autre figurée par trois oiseaux, la chouette (« l'oiseau de Minerve » qui « ne prend son envol qu'au crépuscule »), l'hirondelle (souvenez-vous de la troisième partie de *L'Odyssée*) et un

---

<sup>4</sup> Ici, je ne puis que renvoyer à mon livre *Le secret*, pp. 133-4 où vous verrez s'intriquer savamment langage, langage des oiseaux, langage des anges et messianisme.

<sup>5</sup> Ce dernier est « dérivé de *moine* par comparaison entre le plumage de l'oiseau et le vêtement des moines ; cf. l'ancien français *moinet* au sens de moineau », d'après le dictionnaire.

oiseau de mer<sup>6</sup>, en grec *aithuia* (puffin yelkouan, foulque, corneille blanche ou mouette argentée, les spécialistes sont divisés)<sup>7</sup>[7], ou dès la Bible, où la colombe (hébreu *yéhoûnah*) est par excellence l'oiseau de l'esprit (hébreu *réhoûhâh*, même prononciation que la colombe), *holy pigeon* comme dira Joyce !, découvrant le monde, d'après le Déluge jusqu'au bienheureux baptême évangélique du divin Messie où, de ses ailes d'immaculé miracle, ce curieux volatile plane au-dessus du divin baptisé, etc. Je peux même encore et enfin remonter jusqu'à la scène du puits dans la grotte de Lascaux où figure un homme-oiseau priapique au centre d'une scène sacrificielle et extatique de toute beauté.

S'il est assez universel et non dénué de sens de comparer la joie des oiseaux et celle des hommes, il faut souligner que, peut-être au fondement de cette analogie, s'affirme également une comparaison entre la sagesse inspirée et le langage des oiseaux. Ainsi d'Athéna comme chouette guerrière ou de la huppe enseignant la parole dans le livre soufi *Mantiq at-Tayr*. Joie et sagesse, dans la symbolique associée aux oiseaux, semblent toujours devoir se tresser l'une l'autre, telles deux tiges formant une même couronne. Il se trouve en effet que ces volatiles volubiles incarnent à merveille ce qui fait, selon Montaigne, « la plus expresse marque de la sagesse », à savoir une « éjouissance constante ». Ce mot d'éjouissance introduit une légère et délicate déhiscence désirante, une simple voyelle mangeable, entre cet ancien terme et notre vocable moderne. Ai-je ouï le sens ? Alors la jouissance ne tarde pas (puisque cette mystique éjaculation lumineuse du dedans est infiniment protéiforme et toujours nouvelle). Le é initial d'éjouissance me rappelle aussi l'intonation tonique de l'espagnol (*eje, ejemplar, Edén*, etc.), celle-ci faisant mieux ressortir l'aspect jaculatoire du mot (et de la chose), son intime jaillissement jubilatoire. Si nous devons conquérir cette éjouissance constante, elle semble innée

---

<sup>6</sup> Je note au passage que ces trois oiseaux sont complémentaires et qu'avec eux l'on retrouve toutes les facettes de l'oiseau, qu'il soit marin ou terrestre, migrateur ou non, diurne ou nocturne.

<sup>7</sup> Sur cet aspect d'Athéna et les sens possibles d'*aithuia*, notamment dans le texte homérique, on consultera avec un profit certain l'étude de Marcel Détiéne *Le navire d'Athéna*, et son livre, écrit avec Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence, la métis des Grecs*.

aux oiseaux qui nous manifestent l'état dans lequel nous pourrions en permanence nous trouver, même si bien sûr je n'oublie pas une seconde, à rapprocher par comparaison et à penser par métaphores, l'abîme qui se situe entre l'homme, pour qui il y a monde et pensée, et l'animal. Toutefois, le passage par la sagesse permet d'être plus attentif à la proximité, vue selon l'angle de la Beauté, entre la Nature et l'Art. Montaigne précise quant à lui ce qu'il entend par l'éjouissance en question : « son état est comme des choses au-dessus de la lune : toujours serein ». Les oiseaux – la comparaison évangélique et talmudique entre l'arbre tout remué et agité d'oiseaux et le royaume peuplé de ses élus n'est pas sans vérité –, sont comme au-dessus de la lune (et Montaigne dit cela pour désigner le sacré, le divin, par opposition au sublunaire). Pour notre inspiration ils forment *comme* un véritable royaume à part entière, non soumis au sublunaire. Le mot serein m'évoque encore cet oiseau dont le chant éblouit, et à qui l'on fait grand tort en l'associant à l'ineptie, j'ai nommé le serin, petit oiseau jaune ou vert, intarissable de mélodie.

Je poursuis encore en comparant les corps mêmes des oiseaux à de la musique, montrant comment ceux-là sont (certains du moins) tels des compositions musicales, ou de fines notes perlées posées sur les branches, ces dernières figurant alors les lignes sombres d'une étrange partition végétale, animale, sonore et aérienne, se mouvant avec amour au rythme d'un lascif Zéphyr tournoyant. Voici en tout cas comment, dans un carnet à cette tâche dévolu, j'aime à observer et « croquer » certains oiseaux familiers dont les « cavatines aériennes », le vif vol entraperçu ou la soudaine présence animale peuvent me surprendre, m'arrêter, me ravir et parfois même me faire rougir – comme dit Rimbaud – :

« Le merle noir : son corps flûté, jaune orange vif du bec fin et affûté auquel s'oppose harmonieusement l'intense plumage fuligineux ; son chant ardent, tressant lui aussi ses contrastes, animalise et ensorcelle l'espace de sa magnétique magie d'amour toute sonore. »

« La grive draine : l'œil voluptueux, le contour de la tête particulièrement



grivois, gracieux et sensible ; son ventre, chaleureux et madré, comme d'un luxueux léopard, de profonde ivresse pour les yeux captivés ; mais un manteau de sobriété, brun et uni, aussitôt la recouvre, et cache ses richesses. »

« Le geai des chênes : tête d'écume blanche veinée de noir et robe ocre rousse que ponctue l'élégance d'un azur céruléen, striant de sa douce stridence le centre des ailes ; corps fuselé vibratile finissant dans un noir profond teinté d'éclats blancs ; ton nom n'est pas lié sans raison à la gaîté, et même pour moi, à la *gaya scienza*. »

« Les fauvettes : rapides rabbins des airs à la joie fauve, habillés d'un châle de brun et de beige, yeux sombres et concentrés, kipa rouge ou noire ; vos talmudiques conversations font mes intimes délices. »

« Le rougequeue noir : de grande allure gris-bleue, de prestesse et d'élégance vêtu, un surprenant contrepoint roux concluant son corps fin et jovial ; ses appels rapides très rythmés nourrissent mes sensations, tout comme ses pas de danse dans le matin clair, sautillant entre les gemmes d'émeraude, là, face à ma fenêtre, sur le toit éventré ocre et rouge que lui et ses pairs, en belle fraternité, ont élu, par toutes saisons, comme palace permanent. »

« L'hirondelle : grand habit bleu nuit comme une parure de finesse soyeuse, ventre blanc uni en réponse contrastée et gorge d'un bel écarlate chaleureux complétant la trinité de couleurs dont tu aimes à te vêtir, je te salue de toute mon âme, ma belle amie funambule de l'invisible qui toujours s'enivre dans ses rondes d'ailes et déploie son cri dans l'azur le plus violent et intense. »

« Le petit moineau bondissant ;

Eros aux ailes de soie ;

Départ en bruissements qui attisent la pensée comme autant de flammèches. »

Etc.

Où l'on voit que décrire un bel oiseau c'est déjà faire de la musique tant celui-ci se découvre, dans son corps même et son agir polymorphe, comme intrinsèquement musical. Comme chacun pourra le constater les oiseaux que j'aime à

décrire, aussi parce que ce sont ceux dont je suis le plus coutumier, se trouvent le plus souvent être des passereaux (ou passériformes – tout n'est-il pas question de forme et d'art du passage ?). Voici donc à son tour mon hommage à ceux-ci : d'autant plus divers que proches et semblables, parfois à se confondre comme deux gouttes d'eau vive d'un même océan joyeux, voici les passereaux ; à cette proximité multiple foisonnante de couleurs et de chants se mesure leur richesse, celle de la Nature tout entière par eux comme diplomatiquement représentée.

Ayant ouvert le registre des comparaisons, je ne puis m'empêcher de vous donner deux exemples de tableaux, parmi un grand nombre de possibles, où le peintre semble avoir saisi toute la beauté humaine comme s'il s'agissait là d'un oiseau (d'un damoiseau ou d'une damoiselle). Ainsi, je vous propose cette Papagena et ce Papageno, gros oiseaux colorés transfigurés par l'Art, ou plutôt humains comme miraculeusement métamorphosés en oiseaux par le coup d'œil pointu et splendide d'un peintre.

Voici la damoiselle :



Goya, *Majas au balcon* (détail)

Voyez comme son châle moiré et ses manches étincelantes et dorées lui font comme des ailes de joie. La très belle innocence du visage – le feu sombre et étincelant de ses yeux –, à peine empourpré, ne vous rappelle-t-elle pas celle de l’oiseau, sous son voile discret de gracieuse timidité ? On dirait cette Maja au balcon de Goya prête à s’envoler tant une gloire souveraine l’anime, l’enveloppe, la nimbe. C’est une nymphe ailée parée d’extase.

On ne la voit pas enchaîner des idées creuses et tisser des vanités, la plénitude et la joie du dedans habitent son paysage mental comme son doux visage.

Mais voici le célèbre damoiseau (l’aviez-vous vu ainsi ?) :



Watteau, *L'indifférent*

Ce galant de Watteau, dit *L'indifférent*, dépeint en des tons chaleureux,

faunesques et contrastés (gris-vert, ocre, blanc, rouge, etc.), en fin connaisseur de la folie festive et mobile de la vie, a tout d'un oiseau apprêté pour son bal tournoyant et luxurieux. D'un élégant échassier, cigogne, aigrette ou héron, ce me semble. Regardez bien la légèreté de gaz de ses bras ailés dansant gracieusement dans l'air. Tout de nacre vêtu, ce messager d'une jouissance *autre* rejoint l'Eden. Nul besoin ici d'envier ou de jalouser des animaux l'innocence et la félicité, il est leur semblable sous la lumière de l'Un, il *est* oiseau. Il est rare d'avoir su peindre le bonheur de l'homme à ce point de délicatesse.

Voir les êtres humains bienheureux, c'est-à-dire engagés dans un rapport au monde sensible, plein et ouvert, comme des oiseaux de paradis, n'est pas donné à n'importe quels yeux, seuls ceux de l'artiste voient ainsi – car c'est « l'éclaircie de ce qui vient en présence » qui ouvre et voit le monde par ses yeux.

Je referme maintenant le registre des descriptions (d'oiseaux par les mots du langage humain, d'humains par les traits des oiseaux) pour en venir à des considérations plus générales.

Je puis en effet relever dans le langage la présence universelle des oiseaux, que ce soit pour exprimer nos sentiments avec justesse, ou non sans manifester parfois une légère pointe de ressentiment latent contre la gratuité non servile de la Nature, voire, de façon plus symptomatique mais il est vrai fort rare, projeter sur celle-ci les traits d'une faiblesse ou d'une vilénie proprement humaines là où ils n'ont que faire. Une foule d'expressions surgit : vivre comme un oiseau ou être libre comme l'oiseau, être gai comme un pinson, grivois ou grivoise, avoir un crâne de piaf (où affleure bien quelque ressentiment ou du moins reproche fait à ces joyeux compères ailés de ne pas avoir cette intelligence lourde et besogneuse qui est le propre des hommes, pendus à leur quotidien labeur, mais pour moi, loin de caractériser le crâne évidé de qui ne pense pas, ce bel oiseau bistre et brun strié de noir, m'évoque avant tout, et à chaque fois que je l'écoute, la joie querelleuse de l'intellect ardent), une tête de

linotte (sans doute vise-t-on ici la linotte mélodieuse, commune dans nos contrées, oiseau teinté de rouge qui n'arrête pas de répandre ses couplets mélodieux, ou peut-être cette manière de la qualifier est-elle due à son habitude de faire son nid un peu n'importe où, cette tournure est de toute façon plutôt amusante qu'autre chose), faire la politique de l'autruche (expression qui n'est pas sans actualité tant les autruches politiciennes prolifèrent dans le Spectacle régnant), employer le mot poulet (pour insulter qui vous savez), traiter une jeune fille écervelée de bécassine (bécasse), ou pire, de dinde, être voleur comme une pie (sauf que l'oiseau ignore le vol et ne fait que collecter des objets pour son nid), rapace comme un vautour (excepté que nul n'égale l'homme en rapacité), oiseau de mauvais augure (tournure qui nous remet en mémoire l'antique inséparabilité entre les oiseaux et le sacré), avoir un appétit d'oiseau (rien de plus faux en fait tant ils doivent, par nécessité vitale, équilibrer leurs dépenses d'énergie en mangeant fréquemment), être léger comme un oiseau, chanter comme un rossignol, être orgueilleux comme un paon, vieux hibou, vilain merle ou sale petite grue (pauvre paon, pauvre hibou, pauvre merle, pauvre grue !), les poules (de luxe ou non ; si vous avez la chance de voir de près la beauté d'un tel oiseau – babillard ou mélodieux ? –, vous ne pouvez que trouver à votre goût la polysémie de ce mot), et bien sûr je n'oublie pas les cocottes ou les oies, de celles qui cancanent ou dansent le cancan, etc. Chacun pourra facilement convier ses souvenirs et compléter cette liste volontairement brève mais toutefois suffisante pour attiser le foyer de la curiosité chez le lecteur : le langage exprime notre rapport *double* – reflet de notre propre dualité – au royaume des oiseaux, et dans ce rapport vient bien miroiter, en belle place, l'essentiel rapprochement entre la joie des oiseaux et celle de l'être mortel (en même temps, dualité démoniaque de l'être humain oblige, qu'un certain déparler déplacé vis-à-vis de la beauté des oiseaux se retrouve dans sa langue, qui malheureusement se réduit trop souvent à n'être qu'un éphémère petit organe vantard).

Cette dualité se retrouve de manière autrement féconde et profonde, et avec

force notes d'humour, dans l'immense creuset de la littérature. Certains oiseaux peuvent ainsi permettre au génie de la langue, outre d'exprimer la joie la plus pure, de manifester avec justesse le mal, la laideur, l'erreur, l'inintelligence, pour s'en moquer et s'en déprendre à l'aide de métaphores – je te tiens canard humain aux lèvres de vermouth et au sourire stupidement railleur ! – qu'il ne faut évidemment pas prendre à la lettre en s'indignant que les oiseaux soient ainsi si maltraités, car c'est bien l'humain, et son mal, qui sont visés, cloués, retournés. Bref, il se pourrait que sous de singulières plumes (c'est le cas de le dire) l'expression « traiter de noms d'oiseaux » prenne un certain relief. Si traiter quelqu'un de merle, de butor (il n'y a qu'à voir à quoi ressemble ce petit oiseau échassier et charmant!), de poulet (pauvre volaille !), de linotte ou de piaf ne me semble pas relever de l'insulte cinglante et efficace (je pense que le lecteur sera d'accord avec moi sur ce point), il nous reste tout de même des oiseaux que l'on peut juger laids ou charognards, comme la corneille (Kafka distingue ainsi le ciel des aigles de celui des corneilles, mais ce n'est pas sans ambiguïté dans la mesure où lui-même, via son nom en tchèque, se compare à un *chouka*, oiseau très proche de la corneille...), le corbeau (voir l'usage qu'en font La Fontaine ou Poe et son illustrissime *nevermore*, mais curieusement on peut aussi le lire et l'entendre comme le corps beau), le vautour ou la buse (que l'on se souvienne ici des busards dans *Tandis que j'agonise* de Faulkner et l'impression d'accentuation tragique qu'ils font planer sur toute la scène mouvante du roman). Isidore Ducasse fait bien usage du vautour, plusieurs fois, en lien au mal, et avec avantage. On se souviendra de cette tournure magnifique, « les singularités chimiques de vautour mystérieux qui guette la charogne de quelque illusion morte », ou de cette redoutable phrase également tirée de *Poésies* : « Décrire les passions n'est rien ; il suffit de naître un peu chacal, un peu vautour, un peu panthère ». Cet emploi du vautour brille déjà dans le *Au lecteur* de Baudelaire : « Mais parmi les chacals, les panthères, les lices, / Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents, / Les monstres glapissants, hurlants, grognant, rampants, / Dans la ménagerie infâme de nos vices, / Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde ! » (je relève que le vautour, seul oiseau de la bande, fait figure d'exception). Mais toujours est-il, hors le cas du vautour, et

quelques rares autres, qu'il y a quelque chose d'inapproprié à employer des noms d'oiseaux pour désigner le mal (étant donnée leur absolue innocence), sauf quand un génie, Ducasse par exemple, s'en empare, forgeant des métaphores inouïes (n'est-ce pas chère poule cochinchinoise !) ou pour servir d'insultes littéraires bien placées. Certains mammifères semblent toutefois d'une tout autre et redoutable efficacité, en premier lieu peut-être la hyène. La littérature en atteste, le plus bel exemple étant pour moi à puiser dans *Poésies II*, où Ducasse parle de Milton et de Dante (Dante !) comme de « hyènes de première espèce » – cette pique acide, il fallait tout de même *l'oser*. Vous pourrez d'ailleurs noter avec moi comment les oiseaux figurent merveilleusement dans *Les Chants de Maldoror*, qu'il s'agisse des grues, des étourneaux, des aigles (pygargue roux), des hiboux (grand-duc de virginie), des serins (les trois Marguerite), des cygnes (Maldoror en cygne noir), des cacatoès, etc. Je citerai pour mémoire ce passage témoignant de la connaissance des oiseaux (qui lui vient pour une bonne part de Buffon) chez l'auteur des *Chants* : « Je savais que la famille des pélicaninés comprend quatre genres distincts : le fou, le pélican, le cormoran, la frégate. La forme grisâtre qui m'apparaissait n'était pas un fou. Le bloc plastique que j'apercevais n'était pas une frégate. La chair cristallisée que j'observais n'était pas un cormoran. Je le voyais maintenant, l'homme à l'encéphale dépourvu de protubérance annulaire ! » (Il s'agit bien d'un pélican, mais ici d'un pélican *humain* ; comme souvent chez ce génie l'oiseau peut servir à dépeindre l'homme – voyez les grues du début des *Chants* visant les savants, pédants et pseudo-lecteurs en tout genre, grues que Lautréamont qualifie de frileuses avec une subtile drôlerie désignant par là leurs mœurs migratoires –, avec humour, et avec les plus grands égards, par ailleurs partout constatables dans sa prose, pour les oiseaux en général).

Je reviens sur les quelques cas de formules où semble percer un peu de ressentiment contre certains oiseaux : cela peut également se comprendre plus concrètement lorsqu'ils ravagent les cultures pour se nourrir – pies et corbeaux par exemple –, ou au fait qu'ils n'ont à se soucier de rien, ni de se nourrir ni de se vêtir, et vivent ainsi gratuitement (la gratuité attire toujours le ressentiment chez ces humains

à la cervelle autrement étroite que celle d'un piaf). Hors génie littéraire inouï sachant user vraiment des noms d'oiseaux (évidemment pas pour cribler ceux-ci), il reste bien plus aisé, et d'une logique impeccable, d'associer cette gent ailée à la noblesse, à la beauté, à la vue perçante, au raffinement, au langage poétique, à la gratuité bienheureuse, à la sagesse, à la joie.

Si j'ai ciblé plus haut la manière de projeter sur les oiseaux les sentiments humains d'une façon parfois malheureuse (même si je veux bien admettre qu'elle soit pleine de dualité et employée également avec un humour de fond), outre pour La Fontaine, il y a une exception à faire pour le grand art du fabuleux La Fontaine (ou en amont pour *Le roman de Renart* où affluent quelques oiseaux personnifiés tel le célèbre coq Chantecler).

En effet, s'il est un auteur qui a su, stratégiquement, se servir comme personne des oiseaux, de leurs ramages et badinages, pour les rendre véridiquement parlant, c'est bien lui, dans ses inoubliables *Fables*. Aigle, pie, hibou, escarbot, alouette, hirondelle, moineau, canard, colombe, coq, corbeau, cygne, perroquet, pigeon, faucon, chapon, geai, héron, perdrix, cigogne, milan, rossignol, poule, vautour et autres. Que de ramages et de plumages !

Ici les noms d'oiseaux servent dans les deux sens, pour exprimer le meilleur ou le pire, le génie ailé et précis (la cigogne plus rusée que le renard – lui qui est le symbole de toute ruse – par exemple !) ou l'ingénue et maladroite balourdise (le corbeau qui reste stupide devant le renard). Mais nous savons bien, à lire La Fontaine, que faisant parler les animaux humainement, c'est des hommes qu'il parle derrière ceux-là, et avec désinvolture, distance, humour, la justesse pénétrante de la conclusion morale ne faisant jamais défaut (Isidore Ducasse s'en souviendra). Comme chez ce dernier le corbeau malhabile et grossier est avant tout un corbeau humain.

Voici encore quelques remarques avant de conclure. Afin de donner plus



d'acuité et de fermeté au rapport entre la joie profonde et voluptueuse de l'homme et celle des oiseaux, je vous convie à lire avec moi ces vers de Baudelaire dans *Bénédiction* :

« Il [l'Enfant déshérité, le Poète] joue avec le vent, cause avec le nuage,  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois ».

Ainsi, la joie du Poète enfant – qui n'a pas d'autre héritage, sans prix, que celui de l'Esprit – affleure-t-elle ici comme l'exact répondant de celle d'un oiseau des bois (pinson, geai, rouge-gorge, ce que vous voudrez). Si la comparaison peut sembler banale car les oiseaux, ou la comparaison entre notre joie et la leur, sont un peu comme ce familier dont parle Hegel qui bien que familier n'est pas pour autant connu (en allemand *erkannt*, mot de même racine que *anerkennung*, reconnaissance, dont on sait l'importance dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, et chez Hegel en général...), rien de plus faux que cette apparence de banalité, de superficialité : la joie des oiseaux est ce plus simple qui manifeste le plus profond. Elle est sans pourquoi, gratuite, comme celle du Poète, ou de la Rose.

Plus généralement, c'est nombre de pans essentiels de la métaphysique que condense l'image (métaphore) de l'oiseau. Outre la joie pour moi au centre, cardinale, c'est l'unité du ciel et de la terre qu'il symbolise (il nidifie et vit au sol et dans les arbres, mais sait en outre s'élever dans les célestes hauteurs), également la liberté (mouvements incessant de ces poèmes mouvant de chair, d'os et de plumes, migrations ; liberté apparente sans doute puisqu'en fait elle obéit à une intime nécessité de survie pris que se trouve l'oiseau dans un « cercle de désinhibition » (Heidegger), et la liberté telle qu'elle existe pour l'homme n'est évidemment pas pour l'oiseau, pourtant la pertinence du symbole n'en demeure pas moins), mais encore le juste rapport au temps (j'aime ce mot magnifique de passereau nommant par là tout

un ensemble touffu, ondoyant et ramifié, mot qui inscrit bien le bon rapport au passage du temps, à la durée, tel que nous pouvons le redécouvrir en vivant auprès des oiseaux), etc. Au fond, nombre de thèmes essentiels se lisent, avec leurs variations, dans la vie des oiseaux telle que perçue, reflétée, dans le miroir de nos désirs et de notre langage. Avec au centre la joie, encore et toujours.

Pour revenir un peu sur l'importance des oiseaux en lien au langage, j'énonce ici force verbes exprimant la multiplicité de leur manière d'être afin de mieux éclairer leur joie, et saisir ainsi que leur aptitude physique inouïe à une multitude d'actions prouve déjà quelque chose de la joie éternelle :

Courir, sautiller, danser, bondir, appeler, pépier, bavarder, nasiller, gémir, glousser, gazouiller, glatir, roucouler, coucouler, coucouer, cancaner, cajoler, cocarder, fringoter, jacter, jacasser, zinzinuler, babiller, gazouiller, chuchoter, croasser, caqueter, coqueriquer, hululer, flûter, triller, siffler, trompeter, chanter, crier, se moquer, rire, s'envoler, convoler, s'élever, voler, planer, tournoyer, virevolter, piquer, chasser, etc. On notera la singulière prolifération des verbes dès lors qu'il en va de préciser le langage des oiseaux, intarissablement diversifié en couleurs, timbres, expressions, nuances. N'oublions pas non plus qu'assez souvent ces verbes se trouvent attribués par comparaison avec l'agir et la joie des hommes, ce qui n'est pas sans fondement puisque joie humaine (spirituelle) et joie des oiseaux (naturelle) s'éclairent réciproquement.

À parler de leur joie, je ne peux pas omettre également d'enjoindre à méditer leur vol, et comment celui-ci se charge métaphoriquement de la signification de la liberté, de la pensée, ou de la gratuité pour l'humain. Un slogan de mai 68 – non dénué d'ailleurs d'une magnifique ambiguïté – se rappelle à moi à point nommé afin d'illustrer la joie souveraine et gratuite du vol ou du vol plané, celui des oiseaux, celui du désir humain (ou plutôt transhumain et transdivin, le grand désir) : « Volez, planez, jouissez ». J'ai alors une pensée particulière pour le vol des hirondelles, leur

élégante manière de girer, vibrer, planer, accélérer, piquer, et de crier, ou de gazouiller fièrement à un rythme torrentiel, dévoilant leur volubile jouissance d'être.

Ainsi, nombreux sont les oiseaux qui, dans l'ardeur de l'été dont ils ont la garde, aiment à s'envoler gratuitement, pour rien, et à tourner dans les cieux, avec feu, pour s'enivrer (difficile ici de ne pas penser à *Brise Marine* de Mallarmé : « Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont ivres /D'être parmi l'écume inconnue et les cieux! »). C'est le cas, aisément constatable dans nos contrées, des féeriques hirondelles – toujours elles –, ou des mouettes rieuses (que voilà un qualificatif bien placé par le génie de la langue) jouant avec les vents, ou encore, pour parler de la belle Afrique, de certaines jeunes cigognes de la vallée du Zambèze, de la Luangwa ou d'ailleurs. Elles tournoient, elles tournoient, délicieux manège à féeries, c'est une véritable jouissance qui s'envole, et ce n'est pas là simple métaphore : leur jouissance est bien réelle, audible, palpable, nimbant l'air et le monde.

Afin de manifester comment l'oiseau peut être une fort adroite métaphore de nos pensées, je vous récite quelques vers de Baudelaire, dans *Élévation* : « Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse / S'élancer vers les champs lumineux et sereins ; / Celui dont les pensers, comme des alouettes, / Vers les cieux le matin prennent un libre essor, / – Qui plane sur la vie, et comprend sans effort / Le langage des fleurs et des choses muettes ! » Le poète est lui-même oiseau et ses pensées sont, elles aussi, des oiseaux !

Maintenant, au sujet de l'affirmation de l'analogie entre le vol plané des oiseaux et la jouissance ou le désir, intériorisés et tout entier faits écoute active – Hegel ne nomme pas par hasard la voix « l'ouïe active » –, je ne vois pas d'exemple plus clair et plus probant que l'initial somptueux de *Paradis II*, de Philippe Sollers : « soleil voix lumière écho des lumières soleil cœur lumière rouleau des lumières moi dessous dessous maintenant toujours plus dessous par-dessous toujours plus dérobé plus caché de plus en plus replié discret *sans cesse en train d'écouter* de s'en aller de couler de tourner monter s'imprimer voler » (je souligne). Ne manquons pas de

remarquer la gradation des verbes qui conduit, telle une fugue ésotérique, du primat de l'écoute à l'envol paradisiaque permanent qui la déploie : écouter, s'en aller, couler, tourner, monter, s'imprimer, voler. Parvenant à écouter vraiment, vous vous en allez – c'est-à-dire que vous quittez la commune réalité tout en la sondant dans votre dedans –, ça coule de source et vous vous plongez dans cette source, le flot incessant vous emporte, vous fait girer, tourner, vous élève, désormais ça s'imprime pour ainsi dire tout seul, l'écoute intensive est un vol plané. La parole, en vous, jouit d'un amour intellectuel infini. C.Q.F.D.

Nouvelle confirmation : l'envol de certains oiseaux féériques *correspond* avec le don intense de l'écoute, de la jouissance, de la parole, comme la Beauté naturelle et l'art le plus subtil se répondent. J'aurais pu penser également à cette phrase-éclair de Rimbaud, dans *Vies* : « Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée. »

Poursuivons. Le langage porte trace de cette proximité essentielle de l'envol paradisiaque, ou du paradis en général, et des oiseaux. Si en un sens tous les oiseaux – à deux ou trois exceptions près, comme le vautour, qui confirment la règle – sont des oiseaux de paradis, la formule « oiseau de paradis », ou paradisier (latin *paradisaeidae*), existe et désigne un nombre restreint d'espèces d'oiseaux tropicaux, généralement d'Indonésie ou de Nouvelle-Guinée. Leurs noms sont éloquents : paradisier rouge, royal, grand-émeraude, superbe, etc. Si la langue peut être le plus grossier et mensonger des organes, elle peut (et sait) être aussi le réceptacle de la vérité. Cette formule magique « oiseau de paradis » en apporte une nouvelle preuve. Car il n'y a que des oiseaux qui se voient qualifier ainsi, nul reptile, mammifère, champignon ou insecte, ne se trouve auréolé d'une telle grâce langagière élective. Et comme nous le vérifions ici à chaque ligne, le paradis (jouvence, jouissance, joie) et les oiseaux ont partie liée !

Pas un hasard non plus si le fait de renaître éternellement de ses cendres et de vivre pour toujours soit attribué à un oiseau, le fameux Phénix, *phoenix* en grec, mais c'est également le Simurgh perse, ou l'oiseau Khôl des juifs-hébreux (selon le *Midrash Rabbah*, lorsqu'Adam et Ève mangèrent de l'arbre de la connaissance et que

la mort fut décrétée pour eux, tous les animaux mangèrent eux aussi du fruit interdit et partagèrent le même sort sauf l'oiseau Khôl qui ne mangea pas de ce fruit : cet oiseau est édénique pour toujours !). Le mythe d'un oiseau éternel – des oiseaux comme signes mêmes de l'éternité ? – semble commun à un très grand nombre de peuples. En plus de ceux mentionnés, nommons les Russes, les Chinois (l'oiseau Fenghuang), les Amérindiens (l'oiseau-tonnerre), les Aborigènes (l'oiseau Minka), ou les différentes versions européennes ou africaines (égyptienne, éthiopienne) du mythe du Phénix.

L'idée de ce texte sur la joie paradisiaque et éternelle des oiseaux m'est venue d'une expérience pratique que je crois bon de mentionner. En effet, lorsque j'écoute les oiseaux (et ici à la campagne, la Nature commence par l'oreille), je ne puis m'empêcher d'entendre un appel profond – qui n'a rien d'humain, ce pourquoi les humains généralement occupés, accaparés voire possédés par leurs petites affaires dites humaines n'y portent aucunement attention – à la joie, à la jouissance – mais aussi, inséparablement, à l'éveil de notre propre tonalité en direction de celle du tragique le plus fondamental, car il ne s'agit évidemment en rien d'oublier l'abîme dans une jouissance que l'on pourrait à bon droit qualifier de facile, mais d'écouter l'appel au jouir et au désir profond alors même qu'on se trouve éveillé à l'étendue de la catastrophe nihiliste de la planète emportée, toujours en cours.

Ainsi, lorsque le merle à la fin du jour vient chanter rituellement son cantique de grâces face à ma fenêtre, j'en entends très distinctement – enfin quand je me trouve suffisamment libre et disposé – les paroles : alors, un « je suis l'oiseau qui toujours dit “jouis !” » me traverse l'esprit, me ravit l'âme, m'émeut le corps. De même avec la mésange (surtout celle parée de bleue), et je ne puis pas ne pas songer à ce moment-là que mes anges (protecteurs) jouissent et qu'une sorte de douce et ardente bénédiction – encore une fois, ça n'a rien d'humain – vient des oiseaux vers les hommes, en permanence, et le plus souvent à l'insu de ceux-ci, comme si l'Esprit même, à travers eux, appelait – tout en précisant bien sûr que cet appel n'émane

d'aucune volonté, fût-elle divine ; et qu'il n'y a pas à proprement parler d'appel mais juste un chant pour rien, pour personne, d'où le « comme si » figurant plus haut.

Il m'arrive également de noter, mentalement ou sur le papier, subjugué par la beauté d'un oiseau se découvrant en une heure propice, ce genre de phrases :

« Je regarde, pendant de longues et savoureuses secondes, le moineau friquet (qui veut dire vif en ancien français). Il est posé là, sur le muret ocre tout de pierres taillées, face à ma fenêtre. Il semble comme le signe sensible, extérieur, du détachement absolu qui m'anime du dedans. Mais dans l'extase il n'y a plus ni dehors ni dedans. Nous sommes l'un et l'autre, en deux points diamétralement opposés qui seraient en même temps le même, en paix avec le néant. »

Il m'arrive également, de façon assez fréquente, de faire l'expérience d'une ouverture inouïe grâce à l'écoute des oiseaux – qu'une phrase extraite de l'un de mes carnets résume : « Écouter vraiment le chant de l'oiseau, c'est voir s'ouvrir devant soi – le soi s'y supprimant – le monde ».

De cette introduction à l'expérience de la joie d'être au monde par l'art d'écouter (et de voir) l'oiseau, je donne encore un exemple, puisé dans l'écrin des chefs-d'œuvre de la littérature. Par une belle après-midi de printemps, entre deux moments passés à œuvrer au jardin, je m'étais assis au fond de celui-ci, au soleil, mes pensées vagabondes guidées par la continuelle, délicieuse et mouvementée rumeur du ruisseau. J'ouvris *Le paradis des célibataires* de Melville pour y finir une première lecture de cette nouvelle éblouissante, parfaitement en accord avec ce thème qui m'est cher – celui de la résonance métaphysique entre la joie des oiseaux et celle de l'homme – : *Cocorico ou Le cri du noble coq Beneventano* (quel bon vent l'amène ou quel bon vent amène-t-il ?). Je précise que pendant cette lecture ensoleillée, le merle noir n'avait de cesse de laisser s'élancer ses trilles joyeux au-dessus de ma tête, formant ainsi une sorte de nimbe de bénédiction sonore comme en écho à la joie du coq dans l'exemplaire nouvelle. Mais voici ce que le narrateur entend *dans le chant du coq* : « Que le monde et tout ce qui s'y trouve à son bord partent à la dérive.

Réjouis-toi et jamais ne désespère. Qu'est le monde en ton regard ? Autre chose qu'une motte de terre ? Allons, réjouis-toi ! » Le coq est évidemment merveilleux, noble et en grand habit de feu et d'or. Voici sa description : « Il avait la taille altière et se tenait altièrément sur ses pattes. Ses couleurs étaient le rouge, l'or et le blanc ! Le rouge sur la crête seule, une crête puissante et symétrique comme celle du casque d'Hector telle qu'on la voit peinte sur d'antiques boucliers. Son plumage était une neige lacérée d'or. Il se pavanait devant la cabane comme un pair du royaume, la crête dressée, la poitrine bombée, et ses atours aux broderies éclatantes mettaient le feu à la lumière. Sa démarche était superbe. Il avait l'air d'un noble étranger, quelque chose comme un roi oriental dans la magnificence d'un opéra italien. »

Le propriétaire du Coq – pauvre selon les petits critères de la pseudo-richesse sociale, mais immensément fortuné d'avoir avec lui ce noble animal signe de la Gloire de Dieu – l'a fort joliment nommé Trompette (celle du jugement, des anges, de toute la puissante machinerie angélique et archangélique ?) et voici à son tour ce que ce paysan entend dans le chant de ce Coq, un véritable hosannah gorgé de désirs : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! ». Ainsi, au fil de la nouvelle, le chant du Coq se voit-il interprété comme joie acosmique qui dissout tous les pseudo-soucis de ce monde (je ne parle pas *du* souci), et comme Gloire de Dieu. Cette joie est donc bien celle même de l'absolu, qui nous porte vers ce qu'il y a de plus libre, et à délaissier tout ce qui n'est pas cette plus intense liberté. Dans le chant de l'oiseau, il ne faut donc pas manquer d'entendre également, en soi, *l'affirmation la plus haute de la liberté*. Si la nouvelle de Melville plaît et captive autant, c'est au fond parce qu'elle ne parle de rien d'autre que de cette plus inouïe liberté, qui fait notre joie, notre gloire.

Parler de la joie des oiseaux semble tout d'abord inapproprié, philosophiquement inadéquat. En effet, la joie est proprement humaine. Spinoza : « La joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection. » L'oiseau a priori ne passe pas d'une moindre à une plus grande perfection. Mais n'y

aurait-il là qu'un anthropomorphisme déplacé ? Si la joie n'existe pas comme telle, comme sentiment, qui plus est consciemment médité, chez l'oiseau – qui pour le nier ? –, n'est-elle pas malgré tout en soi présente chez ces valeureux volatiles ? Car comment expliquer que les hirondelles se mettent à giroyer avec davantage d'aise et d'intensité et à crier lorsque le temps est au beau fixe, et non quand il pleuviote, ou comment expliquer de même que le merle se mette à chanter alors qu'il sent venir le printemps ? N'est-ce pas dans ces cas, et de nombreux autres, que l'oiseau sent son être devenu plus parfait, ou en tout cas habité par une plénitude et une chaleur bénéfique qu'alimente la Nature-soleil, ce dieu de feu ? Dans la plénitude de leur être ne voit-on pas se mirer notre joie intime, ou plutôt ne voyons-nous pas miroiter en eux la cause, infinie, de notre joie la plus profonde ?

Je l'affirme donc en conclusion : la joie des oiseaux signale pour nos oreilles enivrées la Gloire de l'Esprit *déjà là* au cœur de « la belle Nature vraie » jusque dans chaque infinie nuance. L'idée d'une cause intérieure qui accompagne leur vibratile allégresse n'est autre que celle escortant la nôtre, et qu'est cette idée si ce n'est celle de l'infini qui nous fonde jusqu'en notre finitude ? L'effet d'intime écho entre leur *laetitia* et celle qui nous embrase – « Satisfaction de l'âme, laquelle à la vérité, ne se distingue pas de la Gloire », comme dit Spinoza –, nous chargeant d'une émotion ébranlant doucement notre affect, signe bien la présence attestée, redoublée, pleinement déployée de l'infini.

**Olivier-Pierre Thébault**

Saint-Denis de Jouhet, été 2012